

# Raconte-moi Aubonne... N°1

## Une invitation à l'écriture de la commission culturelle

**V**ous vivez dans notre commune, vous y avez peut-être même grandi, et vous vous y plaisez certainement.

Vous avez sûrement une belle histoire, un souvenir, une rencontre à partager de votre vécu ici à Aubonne, à Pizy ou à Montherod! Vous connaissez peut-être aussi quelqu'un, éventuellement une personne âgée, qui a des choses à raconter: alors nous avons besoin de vous!

Pas besoin d'avoir une belle plume, ni d'avoir rencontré Neil Armstrong sur la place du Marché. Il vous faut simplement raconter avec vos mots (max. 1 page A4) une histoire qui vous est propre ou une anecdote en lien avec notre commune, ou quelque chose qui fait la particularité de votre bourg, de votre village, de son passé et qui vous tient à cœur. Vous avez une liberté totale: évolution du commerce et de l'artisanat, souvenirs d'école ou à travers le bourg ou dans votre village, vos souvenirs du tram... les sujets peuvent et doivent être divers et variés! Si vous êtes plus à l'aise avec la parole qu'avec l'écrit, n'hésitez pas à nous contacter et nous viendrons volontiers recueillir votre récit que nous rédigerons et vous soumettrons avant publication.

Votre texte peut être accompagné d'une photo ou d'une illustration. Il sera ensuite publié dans le journal municipal Aubonn'Infos qui paraît quatre fois par année.

Nous vous remercions de faire parvenir votre texte soit par courriel ou par courrier postal aux adresses suivantes: [cretegnycastle@ gmail.com](mailto:cretegnycastle@ gmail.com) ou Chemin des Clos 79 à Aubonne.

Nous sommes persuadés que vous vous ferez ensuite une joie de lire et de relire ces souvenirs, sans prétention historique, mais ô combien sympathiques.

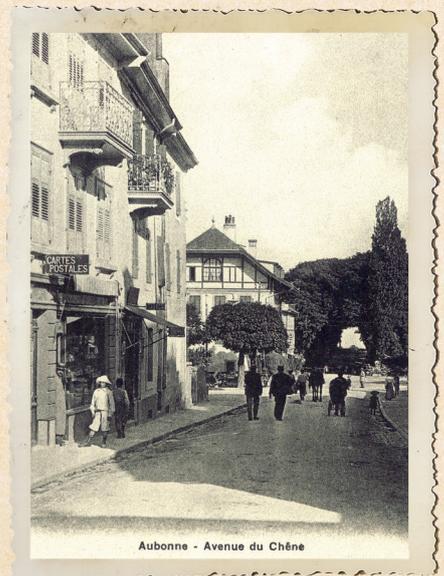
N'hésitez pas à en parler autour de vous.

Alors à vos plumes et bonne rédaction!

*Pour la Commission Culturelle d'Aubonne  
Groupe Raconte-moi Aubonne...*

## Ma jeunesse aubonnoise

Je m'appelle Yvette Calame-Kursner, Je suis née en 1928 au sein d'une famille très aimante. Nous avons toujours habité le haut de la ville. J'ai commencé ma scolarité dans le bâtiment de l'école ménagère à la Place Borgeaud avec Mlle Carmentran qui avait par la suite épousé Monsieur Prodhom; elle s'occupait des 5-6 ans, puis Mme Leresche ceux des 7-8 ans. Ensuite nous allions au château; parmi les enseignants, il y avait M. Albert Cordey, professeur de mathématiques. J'ai beaucoup apprécié M. Cordey car il n'était pas fier et Mme Cordey était une femme particulièrement douce; ils habitaient à la rue des Sapins et ils ont été beaucoup regrettés à leur départ pour Lausanne. *(Suite page 2)*



Mon papa était employé communal comme balayeur et il disait que M. Cordey s'arrêtait toujours lui dire un mot quand il le rencontrait en ville, comme M. Bujard, le notaire, qui lui touchait la main chaque fois qu'il le croisait en lui souhaitant bonne journée.

A l'âge de 16 ans, je suis partie une année en suisse alémanique pour apprendre la langue. A mon retour, mon père m'annonça, très chagriné, que malgré ses recherches, il ne m'avait pas trouvé de place d'apprentissage; pourtant il avait envoyé plus de 80 lettres à 20 centimes suite aux annonces parues dans la Feuille d'Avis. Heureusement, la fabrique Dufour était à la recherche de main-d'œuvre et c'est ainsi qu'engagée pour 15 jours, j'y suis restée pendant une dizaine d'années, jusqu'à mon mariage. Notre atelier se trouvait à l'étage et nous travaillions sous les ordres de Mme Violette Kursner, quant au responsable de l'atelier, M. Fritz Schwab, sellier de son métier y était aux commandes; celui-ci et sa famille de trois enfants habitaient la fabrique, n'ayant pas trouvé d'appartement à leur arrivée à Aubonne. L'aîné, Marcel, était un enfant particulièrement sage.

En 1939 à la création de son entreprise, M. Dufour avait acheté une machine dont il n'existait que deux exemplaires dans le monde; celle-ci permettait de changer les cordes des raquettes de tennis qui étaient faites en boyaux de chats. Le patron était la seule personne à utiliser cette machine et n'aurait pas laissé un de ses employés s'en charger.

“ Le 2 septembre 1945, M. Dufour notre patron, qui possédait une radio à galène, nous a annoncé à 14h00 qu'il nous donnait congé jusqu'au lendemain pour fêter en famille la fin de la guerre.

C'est ainsi que sur le chemin de la maison, nous avons annoncé la nouvelle aux Aubonnois que nous croisions, car la plupart n'avaient pas entendu les nouvelles.

Afin d'apprendre la base de la couture, j'ai été formée par deux employées comme couturière, puis culottière pour les pantalons d'homme, car l'entreprise Dufour ne produisait pas seulement les moules pour les semelles, mais également des sacs de montagne, des peaux de phoque, guêtres, pantalons de hockey ou des épaulières pour les maillots de hockey. A l'atelier de couture, nous confectionnions aussi des pantalons et jupes de tennis, des shorts, des pantalons et jupes de golf.

Nous possédions toutes les couleurs en stock et nous fournissions les magasins Ausoni à Lausanne. Nous travaillions dans d'immenses pièces avec de grandes armoires dans lesquelles on rangeait les rouleaux de tissus, boutons et fils. Les portes de ces armoires étaient décorées d'oiseaux et de fleurs, c'était magnifique.

Les planches à repasser se trouvaient dans la grande cuisine. Lorsque j'avais un peu de temps, je rejoignais l'atelier pour travailler avec l'équipe de M. Schwab à la fabrication de fourres de raquettes de tennis. M. Dufour était un bon patron. Lorsque mon père ne put plus travailler comme balayeur à la commune sur ordre du médecin, c'est ce dernier qui l'a engagé car pour un Kursner, il trouverait toujours un travail, lui a-t-il affirmé.

C'est ainsi que n'ayant d'abord aucune connaissance, il y travailla durant 5 ans à enlever les bavures des semelles en caoutchouc, travail fort

délicat, car un coup de ciseaux en trop et la semelle était défectueuse. Par la suite, M. Schwab ayant dû être opéré de la colonne vertébrale, je l'ai remplacé en distribuant le travail de l'atelier en plus de mon travail de couturière et cela pendant plus d'une année. M. Schwab était un homme extraordinaire qui n'élevait jamais la voix envers les employés qu'il avait sous ses ordres.

“ Je me suis mariée le 6 novembre 1954 avec Henri Calame au Temple d'Aubonne.

Bien que l'on fut en novembre, il faisait très doux et je n'ai pas eu besoin de porter le châle que l'on m'avait prêté pour l'occasion en cas de coup de froid. A l'époque les invités de la noce se rendaient au Temple, puis M. Féréol Chevalier les transportait, non plus en voiture attelée, mais dans son tout nouvel autocar rouge.

C'est ainsi qu'il les emmena à l'Auberge de St-Oyens pour le thé, puis toujours en autocar, à l'Auberge de Gilly pour le repas du soir. Pour les mariages, tout le monde choisissait le restaurant qui lui plaisait, mais dans la région celui du Lion d'Or était très prisé. Après notre mariage, nous sommes partis vivre durant 34 ans à Lausanne et sommes revenus à Aubonne en 1988.

Février 2022

Yvette Calame-Kursner



## Montherod, 1956

Mon père, Roger Liardon, né à Montherod le 28 janvier 1930, a écrit ses souvenirs dans un journal depuis l'âge de 5 ans, pour nous, ses enfants. Le texte ci-dessous en est un extrait.

«L'hiver 1955-1956 fut rude, au mois de janvier il faisait chaud, on avait cueilli de la dent-de-lion pour le jour de la boucherie, mais fin janvier-début février, une vague de froid s'abattit sur le pays ; la température baissait chaque jour, si bien que le 22 février, la température était de -20°, une bise glaciale nous gelait complètement. On avait trois fourneaux à bois qui ronflaient continuellement, deux chaudières à la chaufferie et un fourneau à la porcherie. Cet hiver-là nous avons brûlé 4 moules de bois, plus la réserve au bûcher, plus 500 kilos de briquettes. Malgré tous ces feux, l'eau du robinet

à la cuisine avait gelé, il fallut chauffer de l'eau pour dégeler les tuyaux. A la cave, le premier casier de pommes de terre avait gelé. Le tas de betteraves pour les vaches ne faisait plus qu'un bloc.

“ *Les blés furent complètement anéantis par le gel, faute de neige.* ”

A fin février, le feu éclate à Pizy chez Jotterand au Chalet à Roc; en voulant dégeler une conduite d'eau, le feu avait pris à la ferme. L'année 1956 fut nulle pour les agriculteurs, on a dû ressemer du blé de printemps «Manitoba», blé canadien, mais au moment de la moisson, la pluie est venue nous le faire germer, l'année fut très médiocre.»

Raymond Liardon



## «Raconte... c'était comment avant?»

J'avais une dizaine d'années dans les années 1950 et je n'habitais pas encore Aubonne. Mais mon petit cousin Constant exploitait le domaine de Roveray et je m'y rendais fréquemment avec mes parents, entre autres, pour les vendanges ou pour la cueillette des cerises.

“ *A cette époque, un tram reliait encore Aubonne à la gare d'Allaman et son tracé bordait la propriété de Roveray le long de la route.* ”

Entre les différents jeux avec mon petit-cousin Richard et ma petite-cousine Lilette, nous avons fait très fort en immobilisant à plusieurs reprises le convoi du tram qui peinait à gravir la petite pente en direction d'Aubonne.

Initiés par de jeunes suisses-allemands farceurs qui passaient leur traditionnelle année en Suisse Romande, il s'agissait de procéder de deux façons: La première consistait à sauter sur la

passerelle arrière du tram, à serrer la manivelle du frein du wagon et à s'enfuir au plus vite. La deuxième était plus subtile car il s'agissait de passer au savon noir les rails, ce qui faisait patiner le véhicule qui avait déjà assez de peine à maîtriser cette faible déclivité. Cachés dans la verdure, nous assistions au spectacle du conducteur du tram de

très mauvaise humeur qui, en jurant, devait sabler les rails pour repartir. Ce très bon souvenir est peut-être une des raisons qui m'a poussé, lorsque mon nouveau job m'a rapproché de la Côte, à m'établir définitivement à Aubonne en 1979.

Philippe Baudin, Sous-Bougy 18



# Souvenirs-souvenirs ...

## Anecdotes des hivers aubonnois d'antan

Au cours des années 1945-50, entre autres, il n'était pas rare qu'Aubonne soit recouverte d'une épaisse couche de neige. Souvent elle restait de nombreux jours pour le plus grand bonheur de la jeunesse locale. Une bonne occasion de sortir les luges. La grande classique était la longue descente depuis le château jusqu'au pont de l'Aubonne via la rue Boinod et la route Neuve.

À cette période, la circulation était plutôt rare, surtout la nuit, et les routes peu ou pas gravillonnées. Dès que le sablage apparaissait, les inconditionnels des «lugées» pestaient de devoir mettre un terme à leur activité hivernale favorite!

Ces «pistées» se déroulant de nuit, une lampe de poche était fixée à la luge afin d'être plus visible face aux éventuelles voitures! Les descentes se faisaient de différentes manières: en solo, assis ou à plat ventre dont celle dite «on fait bob» qui consistait à s'accrocher avec les pieds à une ou deux autres luges. La très cotée «on fait cheminée» imposait qu'un garçon ou une fille soit assis à califourchon sur le dos du pilote! La longue remontée à pied était une bonne opportunité de draguer les filles.

Pour les plus audacieux, il y avait la descente du «Canal», derrière le kiosque. Ce chemin pentu et souvent verglacé avait son terminus au-delà du pont romain sur l'Aubonne. Cette «Streif» aubonnoise a souvent occasionné des dégâts physiques parmi les casse-cou de service en raison d'un mur faisant suite à un virage très serré! Cette piste restait souvent praticable assez longtemps car exposée au nord et surtout dépourvue de



voitures! Les filles n'étaient pas insensibles face aux exploits téméraires de leurs copains bobeurs.

“ Lors des grands froids, les Fossés-Dessous devenaient un véritable champ de glace.

L'opération consistait à faire déborder le bassin de la fontaine couverte de l'Armary, ce qui permettait de belles glissades en direction de la Caisse d'Épargne, voire de la rue Trévelin. À l'époque, la police locale, plutôt cool, intervenait rarement sur cette activité dont les adultes profitaient également. C'était un must aubonnois original!

Les descentes se faisaient en luge, en patins, à pied (!) et en «liquettes» (une sorte de bricolage artisanal composé d'une planchette montée sur 2 patins). En se tenant assis, fortement penché en arrière, cramponné d'une main à la lanière fixée à la planche et gesticulant des jambes pour garder le bon cap, on dévalait la pente tant bien que mal.

Bref, tout un art! Il faut préciser qu'à cette époque, ce lieu était dépourvu de marquage de places de parc. Il y avait une rangée de platanes, quelques rares parcages et un emplacement réservé à la foire annuelle de bétail. Les crochets au mur sont encore visibles.

Les skieurs n'étaient pas en reste. Leur terrain de jeu se trouvait «En Plan» à proximité de l'ancien lac artificiel désaffecté de la SEFA. Une belle pente, relativement raide, permettait de s'adonner à la vitesse, au slalom et au saut à skis de piste! Un tremplin de fortune était construit par les adeptes des lieux, permettant des sauts d'une quinzaine de mètres!

Évidemment, pas de tire-fesses, les remontées se faisaient à la force du mollet et remplaçaient efficacement l'échauffement traditionnel. Au terme de la journée, le dernier schuss se faisait du haut au bas de la Grand'Rue libre de circulation, évidemment!

Marcel Schwab – Albona février 2022